

De la caméra-stylo au téléphone-carnet

Mathieu Arsenault

Numéro 307, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73503ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arsenault, M. (2015). De la caméra-stylo au téléphone-carnet. *Liberté*, (307), 15–16.

MATHIEU ARSENAULT

DOCTORAK, GO !

De la caméra-stylo au téléphone-carnet

La célérité de la poésie, meilleur
outil pour saisir le réel.

LY A de cela quelques mois, j'ai eu le plaisir d'être invité à Chicoutimi, au centre Bang, pour une résidence d'auteur. Je ne savais pas trop ce que j'y ferais, mais très rapidement m'est apparue cette particularité de la ville de Saguenay : elle regorge de bars et de pubs de toutes sortes. Karaoké, clubs sociaux, discothèques, bars de poudre, tavernes d'ouvriers et de chasseurs. Je me suis rapidement retrouvé engouffré dans un projet qui m'a amené à boire beaucoup de quilles de Coors Light au bout desquelles j'ai trouvé, à ma grande surprise, le vers poétique, que je n'avais jamais même eu l'idée de pratiquer.

Il est plutôt étrange que, dans la masse des récits de soi que peuvent s'envoyer tous ceux qui textent leur vie, le réel manque complètement. Il manque sa complexité, son ambiguïté, son désordre et aussi la possibilité d'y faire apparaître quelque chose de sensé. En donnant les moyens au plus grand nombre de communiquer, le déploiement des technologies de l'information a depuis bien longtemps fait disparaître le réel, puisque dans cet espace d'échanges, tout le monde se met constamment en scène dans la crainte que son image ou sa parole, captée par un autre, soit détournée, utilisée contre lui. Nous sommes bien loin, vraiment loin de la grande époque du cinéma direct de Pierre Perrault, de Michel Brault ou de Gilles Groulx, de l'époque de ce qu'Alexandre Astruc nommait la « caméra-stylo », une caméra qui arrivait à croquer sur le vif une situation.

Du jour au lendemain, pratiquement, la caméra-stylo a cessé de marcher. *La bête lumineuse* de Perrault est à cet égard un des films les plus importants de la courte histoire du cinéma direct en ce qu'il marque ce moment où le

dispositif est devenu inopérant. Perrault n'a jamais pu filmer ces chasseurs traquant l'original parce que Stéphane-Albert, le poète qu'ils ont emmené, est orgueilleusement conscient de la caméra et, surtout, qu'il fera partie du corpus des personnages légendaires de Perrault. De ce fait, il n'appartient plus au cinéma direct, il est plutôt le premier personnage de télé réalité de l'histoire. Il n'est jamais lui-même devant la caméra, mais se met en scène, fort mal, dans ce personnage stéréotypé du poète, annonçant dans son intensité clichée les stéréotypes à venir de la télé réalité : la mère, la bitch et le douchebag, le patron terre à terre de petite shop, etc. À partir du moment où les sujets de documentaires et de reportages ont pris conscience du circuit dans lequel leur image circulerait, ils ont quitté le réel pour se livrer à une forme de mise en scène d'eux-mêmes. L'autorisation que tous doivent signer avant même qu'une image soit tournée scelle le destin du réel dans une forme ou l'autre d'autofiction. La caméra n'est plus aujourd'hui qu'un objet de fictionalisation. Le réel lui échappe autant qu'il peut échapper au romancier ordinaire qui, dans son bureau, compose des descriptions d'arbres, de visages et de cafés pour provoquer l'effet de réel, par souci de réalisme ou pour les besoins de son propos.

Je raconte ça ici parce que, à ma grande surprise, j'ai trouvé dans ma poche, par pur hasard, un objet qui m'a tout de suite fait penser à la caméra-stylo du cinéma direct. J'étais au Bistro du Parc à Chicoutimi et je voulais noter un détail qui s'était produit quelques minutes auparavant à la Guimov, le bar juste en dessous. J'ai alors sorti mon téléphone pour prendre des notes lorsqu'une querelle a éclaté entre deux clients. J'ai pu noter en direct les paroles et la scène, d'une manière plus télégraphique que narrative, pour ne rien oublier de ce que je voulais noter sur le moment. Ce n'est qu'après coup que je me suis rendu compte de cette chose étrange : le téléphone-carnet est aujourd'hui l'outil parfait pour débusquer le réel. On peut noter des choses avec son téléphone comme si on textait à quelqu'un et demeurer imperceptible pour les autres. Le téléphone n'intimide assurément pas comme une caméra ou, d'une manière plus subtile, comme le carnet de l'écrivain. Mais j'ai compris une chose plus étrange encore : parce que la notation *in situ* appelle l'esquisse plutôt que le détail et parce que le saut de ligne devient nécessaire pour séparer les éléments, il est plus propice à produire de la poésie que du récit. J'avais d'abord eu l'idée de raconter mes visites dans les bars et pubs de Saguenay, mais rapidement, je me suis retrouvé à écrire de la poésie à leur sujet. Car dans un pareil contexte où le réel demande à être saisi le plus rapidement possible, l'image poétique et la métaphore deviennent une nécessité, le moyen de concentrer une atmosphère, une tension, une impression en un syntagme le plus court possible.

Après une semaine plutôt intense de visites dans les bars de Saguenay, mon esprit et mon regard s'étaient formés à trouver ces images et j'arrivais rapidement à saisir par l'écriture quelque chose de l'endroit où je me trouvais. Si je peux dire que je suis assez satisfait de la série de poèmes que j'y ai produits, j'avoue aussi qu'ils ne sont pas très originaux tant ils doivent à cette lignée de poètes du réel contemporains que

sont Patrice Desbiens, Jean-Sébastien Larouche, Érika Soucy et Alexandre Dostie. Leur lecture a longuement éduqué mon regard et aiguisé mon attention à ces détails, ces petites perceptions qui m'auraient autrement échappé. Leur poésie, bien sûr, est très narrative, elle raconte souvent quelque chose, mais il serait plus juste de dire qu'elle saisit le réel tant l'attention est portée sur de tout petits événements dont on ne ferait pas un roman et qui gardent pour eux une part de leur opacité, de leur événementialité. Un homme compte péniblement son change au dépanneur dans un poème de Desbiens, deux lesbiennes « s'frenchent / à côté d'la bouche » chez « Monsieur Donut » dans un poème de Larouche de la même manière que « des rentiers à lorgnons soulignent tous les couacs » de l'orchestre militaire dans un poème de Rimbaud.

Si la poésie peut prétendre donner accès au réel, ce n'est qu'à la condition que son auteur devienne étranger aux espaces dans lesquels il se trouve, que Je devienne un Autre. Je traînais dans ces bars de Saguenay et j'étais absolument l'étranger. Cette ville n'était pas la mienne. Cette vie, pas la mienne. Ce bar, et cet autre, et cet autre : pas les miens. Un léger inconfort s'installait dès que j'y entraais, qui faisait en sorte de me rendre hypersensible à mon environnement. Un univers foisonnant de petites perceptions m'apparaissait alors, prêtes à résonner entre elles, à révéler les tensions, les contradictions ou les harmonies appartenant non pas à l'endroit dans lequel je venais d'arriver, mais à cette altérité dans laquelle mon regard entraînait ce qu'il voyait. Assis seul

à côté de ce chasseur qui racontait aux autres où il avait tiré son orignal, j'avais soudainement conscience de mon environnement et de la matérialité singulière de sa parole que je notais le plus rapidement possible pour n'en rien manquer. J'étais l'étranger, mais ces paroles que je notais quittaient elles aussi leur familiarité, devenaient étrangères à elles-mêmes, décrivant un trajet en forêt que plus personne ne pourrait retenir. Les détails se déposaient en vers dans mon document à mesure que je les notais.

Une forme est dessinée sur le comptoir

Ça c'est le lac keno ça

J'ai parti de d'là pis j'ai marché jusque-là au côté

Je me suis perdu

Tu descends une côte

Y a une place, faut que tu fasses une loupe pour te revirer

C'est là que je me suis lâché dans montagne

C'est pas là où la cache à mon père

C'est la nouvelle cache qu'on a faite ce printemps

T'sais quand t'as passé la trail de par où ce qu'on venait ?

C'est pas bin bin plus loin

C'est de l'autre bord de la montagne qui se rend dans passe où

ce qu'on était l'année où il y a neigé

C'est peut-être un quinze-vingt minutes de marche

Il était six heures et quart

C'est là que le Buck a sorti

C'est là que le Buck était

Le Buck était juste là



— C'est donc ben rendu déprimant, les Village People !
— Attends de voir ce qu'ils ont fait à l'Indien.

J'AI ÉCRIT pendant un mois à Chicoutimi des poèmes qui ne pourraient être, au mieux, qu'une note de bas de page dans l'histoire récente de la poésie roffe dont j'ai déjà parlé ici (« Ruralité trash », *Liberté* n° 295). Mais j'en retiens cependant l'accès qu'ils m'ont donné à l'expérience poétique. Contrairement à ce que voudrait nous faire croire la sensibilité de notre époque tout entière tournée vers le récit continu de soi et de l'image, il n'y a plus rien à voir. L'histoire du regard est bloquée à ce stade où nous ne captons plus du réel que ces milliers de gens qui passent leurs journées à se caster dans des rôles unidimensionnels pour des inconnus dont ils se méfient. On ne les voit pas plus chez eux qu'en public. Nous sommes des diplomates poches. D'où peut-être la nécessité de retourner à cette poésie roffe, parce qu'elle cherche le réel plutôt que sa sublimation transcendante, à cette poésie qui affine le regard, enrichit l'expérience de l'immédiat d'un ensemble de petites perceptions qui appartiennent à ce réel foisonnant et chaotique que même la tabarnaque de grosse LG 77" 4K Ultra HD 3D Curved OLED Smart TV à 27 039 \$ en vente chez Future Shop cette semaine n'arrive pas à capter. **L**

Mathieu Arsenault est auteur et critique. Il anime le blog *Doctorak Go !* depuis novembre 2008. Son dernier livre, *La vie littéraire*, est paru au Quartanier en avril 2014.